

REGARDS SUR LA VALACHIE EN 1865 PAR DEUX ARCHÉOLOGUES FRANÇAIS.

MARIE-LAURE CROSNIER LECONTE *

Marie Laure Crosnier Leconte, titulaire d'un diplôme d'études approfondies en histoire de l'art moderne et contemporain en 1984, est responsable de la documentation en architecture au Musée d'Orsay à Paris. A ce titre, elle y a été chargée de nombreuses expositions d'architecture, en tant que commissaire ou coordonnateur, comme *Victor Laloux, l'architecte de la gare d'Orsay*, en 1987, ou *Les Palais d'argent, l'architecture bancaire en France de 1850 à 1930*, en 1992. Elle est l'auteur, avec Mercedes Volait, de *L'Égypte d'un architecte, Ambroise Baudry* (Paris, Somogy, 1998), ouvrage écrit à l'occasion de l'exposition consacrée à cet architecte organisée cette même année dans les musées français de La Roche-sur-Yon, Le Mans et Rodez.



Les textes qui suivent sont liés à une mission archéologique effectuée en été 1865 en Valachie et financée par le gouvernement impérial français, destinée à effectuer le relevé et des inscriptions et des murs de la forteresse d'origine romaine de Troesmis en Dobroudja, récemment redécouverte. Cette mission avait été sollicitée par le chef de cabinet d'Alexandre-Jean Cuza, prince régnant de Valachie et de Moldavie de 1859 à 1866, Baligot de Beyne, ancien élève de Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique: il souhaitait qu'on lui envoie quelqu'un pour étudier la langue, la civilisation et les antiquités de ces deux provinces, car, disait-il, "les habitants actuels ont un monde romain sous les pieds". Elle fut conduite par un jeune agrégé de lettres, Gustave Boissière, auquel avait été adjoint un architecte, Ambroise Baudry¹; et tandis que le premier était défrayé par le Ministère de l'Instruction publique, le second l'était sur la cassette personnelle de l'Empereur. C'est que l'instigatrice de cette mission était une amie d'enfance de Napoléon III, Madame Hortense Cornu, née Lacroix (1812-1875)². Très cultivée, elle était une personnalité respectée, "la femme savante par excellence, collant les plus forts en archéologie"³. Mais aussi, elle se livra plusieurs fois pour l'Empereur à des actions de diplomatie plus ou moins occulte, et il n'est nullement absurde d'avancer que la mission confiée à Boissière et Baudry dépassait quelque peu le cadre strictement archéologique. Le rôle direct que devait jouer quelques mois plus tard, au printemps 1866, la même Mme Cornu dans l'investiture du prince Charles de Hohenzollern, dont elle connaissait personnellement la famille, au trône de Roumanie⁴, autorise de fait à penser qu'aux deux missionnaires avaient été suggérées en outre quelques démarches d'ordre para-diplomatique. Les lettres de G. Boissière au ministre de l'Instruction publique, dans lesquelles il rendait compte de ses entrevues avec diverses personnalités politiques de Roumanie, ainsi que de l'état de l'éducation dans ce pays,

* 1 Sur Ambroise Baudry (1838-1906), voir *L'Égypte d'un architecte, Ambroise Baudry*, Paris, Somogy, 1998, sous la dir. de Marie-Laure Crosnier Leconte et Mercedes Volait, 168 p. Un chapitre y est consacré à cette mission.

2 Fille d'une femme de charge de la reine Hortense, d'aucuns prétendent qu'elle avait été la soeur de lait du futur empereur.

3 Edmond et Jules de Goncourt, *Journal, mémoires de la vie littéraire, 1851-1863*, dimanche 23 mars 1862, Paris, Fasquelle-Flammarion, 1959, vol. I, p. 1041. Un autre portrait élogieux d'Hortense Cornu a été dressé par Salomon Reinach, dans un long article sur l'histoire de la collection Campana (*Revue archéologique*, 4^e s., T. IV, juill.-déc. 1904, p. 179-200, 363-384, T. V, janv.-juin 1905, p. 57-92, 208-240, 343-364), à l'achat de laquelle son mari le peintre Sébastien Cornu (1804-1870) avait été étroitement mêlé en 1861. Par amour pour l'archéologie, Madame Cornu avait réussi à se faire admettre, "seule de son sexe", aux séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'elle suivait régulièrement. Fidèle entre les fidèles du prince Louis-Napoléon, même lors de son emprisonnement au fort de Ham, elle s'était brouillée avec lui à la suite du coup d'état de 1851; elle n'avait accepté de le revoir qu'en 1863, mais avait continué d'entretenir avec lui des relations épistolaires (A. N., 400 AP 41: Napoléon III, lettres à Mme Cornu, 1823-1872); un des deux intermédiaires qui avaient contribué à maintenir un lien entre elle et l'empereur était Charles Thélén, ancien valet de chambre de ce dernier à Ham, devenu trésorier de la cassette impériale, et grand dispensateur de secours et de pensions... donc de frais de missions archéologiques. Mais ne réduisons pas les largesses de l'empereur à celles de son grand argentier: Napoléon III se piquait lui aussi d'archéologie, et, excellente germanophone, Mme Cornu l'avait aidé pour la rédaction de son *Histoire de Jules César* en faisant des recherches pour lui en Allemagne. Précisons cependant que les interventions de Mme Cornu étaient parfaitement officieuses et que son nom n'apparaît que dans les correspondances privées et dans les documents personnels de Baudry.

4 Mite Kremnitz, *Regele Carol al României, o biografie*, Iasi, Editura Portile Orientului, 1995 (éd. originale, Berlin, 1903), p. 13, 19-20. Carol Ier de Roumanie, *Din viata regelui Carol I (de un martor ocular)*, Bucarest, Ed. "Cerma", s.d. (1^è éd. en 17 vol., parue entre 1900 et 1912), p. 20-21.

donnent du poids à cette hypothèse⁵. Les fouilles de Troesmis furent conduites du 9 juin au 10 juillet 1865. Après la rédaction de leur rapport de fouilles, Baudry et Boissière repartirent début août de Bucarest, accompagnés de l'archéologue roumain Cezar Bolliac⁶, et remontèrent vers l'Ouest jusqu'à Turnu Severin, en passant par Caracal et Craiova. C'est pendant ce voyage que fut rédigé le fragment de journal retrouvé chez les descendants de l'architecte.

Ces textes, écrits sur le vif, jettent un regard sans complaisance sur les Valaques, mais apportent un témoignage précieux et inédit sur un pays qui vivait une période essentielle de son histoire, passant presque sans transition du moyen âge aux temps modernes, de la sujétion à l'autonomie.

G. Boissière au Ministre de l'Instruction publique, Bukarest, 23 juillet 1865⁷:

M. Le Ministre,

Nos fouilles de Troesmis, à tous égards difficiles, et lentement fécondes, touchent pourtant presque à leur terme. Les résultats en sont peut-être moins importants et surtout moins variés que nous l'espérions à Paris: nous ne rapportons de Troesmis rien ou presque rien qui intéresse l'art romain ou la science épigraphique. Mais nous espérons du moins que Votre Excellence et tous ceux qui ont le goût aux sévérités même des études archéologiques, regarderont avec intérêt le plan minutieusement exact et la reconstitution authentique de l'un des deux camps retranchés, de l'une des deux forteresses qui défendaient la ville romaine. J'adresserai très prochainement à V. E. un rapport officiel où je dirai avec tous les détails les résultats obtenus; je voudrais aujourd'hui choisir dans ce que je pourrais appeler l'histoire intime de notre mission et qui peut intéresser le ministre.

C'est de Bukarest que j'écris à V. E., mais je viens d'y arriver et je vais en repartir: voici pourquoi j'y suis revenu. Je vous ai dit que l'on nous y avait fait un excellent accueil: nous sommes partis pour la Turquie, emportant la promesse formelle qu'une commission dont nous avons vu tous les membres, s'occuperait pour notre retour en Valachie [Munténie], de nous tracer un itinéraire, de nous faire un plan de voyage qui nous évitât, dans notre ignorance du pays bien des tâtonnements et des longueurs. Survient, pendant notre absence, un changement de ministère; et puis nous connaissions déjà la facilité des promesses et la légèreté valaques; en outre le chef du cabinet du Prince, M. Baligot de Beyne, notre appui le plus sûr, le plus dévoué, le plus actif, nous écrit qu'il va partir pour la France. Je laisse à Troesmis Baudry plus nécessaire que moi à la direction de nos fouilles et je viens faire hâter ici le petit travail qu'on nous avait promis, auquel de fait on n'avait point songé.

Vous pensez combien la vue des lieux, les renseignements sûrs, l'expérience locale, ont dû donner de netteté à nos projets et de précisions à notre programme de travail. Voici bien rapidement quelle serait la triple division, les trois grandes étapes en quelque sorte de notre voyage scientifique; voici quel pourrait en être le triple intérêt:

1. Exploration des ruines du camp retranché de Troesmis
2. Excursions en petite Valachie [Olténie]: exploration de la vallée de l'Olto - Caracal
3. Etude topographique et géographique sur les établissements romains du Bas-Danube, en partant d'un point sûr: Troesmis.

Nous aurons terminé au 15 août la première partie de cette tâche, nous nous y serons lentement arrêtés, non attardés, néanmoins le temps est passé bien vite et V. E. serait bien bonne, à titre d'encouragement, de récompenser nos premières labeurs assez rudes, en prolongeant de deux mois notre mission.

[expose son projet:] Ne serait-ce pas de notre mission un résultat heureux, utile, complet, plus large et plus vivant somme toute qu'un grand recueil même d'inscriptions, (je ne les en recueillerai pas moins) qu'un fragment historique qui serait le récit de la conquête de la Dacie par Trajan, récit ancien où l'on pourrait peut-être s'essayer à la manière moderne, où la vue des pays, les restes du pont antique, les traces des chemins audacieux que les légionnaires se taillaient dans le roc, les pierres de toutes sortes, les voies romaines, les ruines des vieilles villes Daces et des colonies militaires, Zarmisegethusa par exemple, l'exploration peut-être des champs de bataille retrouvés raviveraient ces lointaines pages d'un grand règne; où la colonne Trajane, les costumes, les traditions, les légendes des Roumains d'aujourd'hui, leur langue enfin, éclaireraient, commenteraient les antiques données de l'Histoire?

Je n'ai pu, cette fois encore, voir le prince régnant; mais M. Baligot est son secrétaire et, ce semble, son confident intime; de plus il est français et a pour V. E. des sentiments de respectueux dévouements qui datent de loin, j'ai donc pu sans inconvénient m'ouvrir à lui de cette grande et patriotique pensée d'établir à Bukarest, dans ce milieu turc, autrichien, russe, un foyer d'éducation, c'est-à-dire d'influence française. Rien ici n'est organisé, si ce n'est sur le papier, l'éducation, on me l'avoue, comme tout le reste. Tout est décrété, instruction gratuite et obligatoire, loi rurale... rien n'existe et surtout rien ne va. Il y a bien à Bukarest 2 ou 3 lycées ou gymnases: (la distribution des prix s'est malheureusement faite pendant mon absence) mais voici une anecdote qui suffit à montrer le véritable état des choses. Un de nos compatriotes, M de Marsillac [Ulysse de Marsillac: a écrit un guide de Bucarest, publié dans les années 1870], journaliste officiel et professeur, arrive un jour et trouve ses élèves... partis (il n'y avait point ici d'internat). A la leçon suivante, ils expliquent bien vite et bien simplement leur absence: un de leurs maîtres leur avait dit le matin d'aller à la Chambre assister aux débats du jour qui les intéresseraient fort.

A ce qu'un pareil état de choses cessât et cessât par votre intervention; il y aurait plusieurs obstacles. - absence complète d'argent; pénurie du trésor roumain, mal géré, gaspillé, pillé. - Vanité puérile des Valaques qui l'autre jour à la Chambre offraient aux étrangers leurs écoles; chez quelques hommes politiques qui ne sont point gens considérables, horreur de l'étranger; tradition de l'enseignement local; susceptibilités roumaines et personnelles du corps enseignant du pays; difficultés dans le choix du personnel français à envoyer ici.

Tout cela sans doute ne semblera pas insurmontable; en retour que de raisons d'espérances, et combien de chances de succès! Le prince régnant a eu jadis l'idée de fonder un collège roumain à Paris; combien vaudrait-il mieux au point de vue roumain et français, fonder un collège français à Bukarest! - D'argent le prince ni le pays n'en pourraient point donner; mais ils donneraient sans aucun doute généreusement tout le terrain nécessaire. Par exemple, dans les terrains libres et salubres, qui avoisinent les Champs Elysées d'ici, la belle promenade de la Chaussée

⁵ Lettres du 12 juin et du 23 juillet 1865 (A. N., F17 2940a). Il avait été demandé à Boissière d'étudier le projet d'installer un établissement d'enseignement français à Bucarest. Il semble cependant que Baudry ait été tenu à l'écart de toute démarche d'ordre politique, contrairement à son compagnon, comme le révèle une réflexion dans son journal à propos de Cezar Bolliac.

⁶ Cezar Bolliac (1813-1881), poète, journaliste, archéologue, homme politique. Ayant dû s'exiler après l'échec de la Révolution de 1848, il vécut à Paris entre 1850 et 1857. Considéré comme le premier archéologue roumain (le "journal" de Baudry n'est pourtant guère flatteur pour les qualités d'archéologue de Bolliac), il était en France membre d'honneur des Société de géographie comparée et Société française de numismatique et archéologie. Après son retour en Roumanie, il fut nommé en 1864 directeur des Archives Nationales. Au moment de la mission de Baudry et Boissière, il était Président du Comité archéologique de Bucarest, inspecteur des musées roumains et membre de la Société géographique roumaine. Tous les renseignements sur Bolliac et Odobescu m'ont été donnés par Madame Ioana Beldiman, que je remercie encore pour son aide précieuse.

⁷ Archives Nationales de France, F/17/2940a.

[Sosea], on pourrait sur un large espace construire un lycée modèle qui devînt facilement, le plus beau des édifices publics de Bukarest. La France pourra-t-elle mettre là six ou huit cent mille francs, peut-être un million, qui d'ailleurs deviendrait, je crois, (disons le, si peu qu'on tienne chez nous à faire de bonnes affaires) un placement sûr et productif⁸.

La volonté du prince viendrait facilement à bout des coteries et de quelques antipathies nationales absurdes; l'intérêt de tous et de chacun serait plus fort qu'un peu de vanité. Un grand nombre de famille envoie chaque année leurs fils à Paris; éducation coûteuse qui de plus sépare l'enfant de tous les siens, inquiète à tout point de vue les affections du foyer domestique, compromet peut-être le souvenir de la religion et de la langue du pays natal, et altère un peu cet esprit ardent de patriotisme et de nationalité qui doit être et la force et la foi d'un peuple renaissant. Apportons aux Roumains chez eux, les lumières de notre éducation universitaire; nous devons être les bienvenus. - A côté de notre enseignement se continuerait évidemment large et libre l'enseignement roumain, l'étude de l'histoire, de la littérature et de la langue nationales; comme aussi à côté de nos maîtres et sur un pied de juste et nécessaire égalité seraient placés les professeurs du pays, que leur talent et leur savoir, nous désigneraient comme des collègues. - Dans ce singulier pays, demi-barbare encore, et déjà trop civilisé, il y a pour les étrangers bien des mesures à garder. Il faudrait oublier un peu les idées du clocher natal, fût-ce le clocher de Paris, de manière à ne point trop avoir de surprise décevante, nil admirari, et ne point trop heurter non plus les us et les coutumes, l'esprit et le ton du pays: dans cette capitale élégante et mondaine il faudrait des hommes du monde qui par là eussent prise du premier coup; il faudrait savoir incliner du côté où penche le pays mais cela sans entraînement; il faudrait qu'on eût le talent de plaire, et la force de diriger; qu'on laissât passer avec tact tous les on-dit de salon des coteries politiques et qu'on eût foi dans l'utilité de cette tâche: par l'influence des idées françaises régénérer et civiliser la Roumanie.

Ainsi naîtrait et grandirait sans aucun doute, à l'honneur de la France et surtout pour le plus grand bien de la Roumanie l'institution féconde que les deux pays devraient à Votre Excellence. Ne pensons pas à nous, Bukarest aurait là enfin un vrai centre intellectuel; nos méthodes, notre savoir, nos grandes idées libérales élèveraient promptement ici le niveau des études et celui des intelligences; les écoles spéciales mieux recrutées fourniraient au pays des hommes mieux préparés à la servir; comme Votre Excellence le pensait, nos élèves de l'Ecole d'Athènes donneraient renouvelées la sanction stimulante de leurs inspections, et aussi ce couronnement d'un baccalauréat local auquel on pourrait peut-être assurer tous les privilèges du nôtre. Au temporel, une administration puissante, énergique; un chef indépendant qui tiendrait sans doute à Bukarest un rang considérable et ne pourrait répondre de ses actes que devant Votre Excellence; un économiste intègre qui devrait venir de Paris; au spirituel, la religion nationale enseignée par un aumônier roumain, un internat sévère, un régime presque militaire. Bukarest aime à jouer au soldat; gymnastique, exercices, uniformes, grades et galons, promenades au bruit du tambour, sorties musique en tête, comme chez nous dans quelques province: tout cela réussirait ici et je pense aux jeunes Troyens du 5^e livre de l'Enéide...

Bukarest, 23 juillet

J'ai vu le général Floresco [Ion Floresco] à Bukarest, depuis peu de retour et ministre de l'intérieur. Je me suis recommandé de Votre Excellence et le général a été parfaitement aimable. Baligot de Beyne va partir en France. Il me prie de dire à Votre Excellence qu'il serait très heureux d'être reçu. Il amène pour le Muséum trois petits pensionnaires, trois ours des montagnes d'ici que le Prince Couza veut offrir au Jardin des Plantes. Baligot connaît à fond ce pays-ci et Votre Excellence en démêlant facilement ce qui tiendra trop chez lui du rôle officiel et de la situation politique n'en tirera pas moins de cette conversation de très précieux renseignements. (Archives Nationales F/17/2940a)

Ambroise Baudry, journal de voyage le long du Danube en août 1865.

[11 août, Zimnicea, Sviscov?]

Il tient à la main une baguette blanche avec laquelle il nous fait marcher devant lui de la même façon qu'un enfant conduit ses oies: dès que nous avons quitté le canot il entre en fonctions et se précipite dès qu'il nous voit pour empêcher tout contact de la population. Il doit nous servir de guide et nous préserver de tout contact. Je dois dire qu'il s'acquitte avec beaucoup de conscience de ses fonctions.

Son empressement nous fait rire, nous trouvons sa surveillance amusante et assez commode car elle nous débarasse des curieux indiscrets.

Nous flânons dans la ville [quelle ville?] qui est très-curieuse et plus jolie mille fois que Zimnicha [Zimnicea], puis nous grimpons aux ruines de la forteresse où nous trouvons une portée de petits chiens encore aveugles, installée dans une crevasse des murailles; les constructions ne me paraissent pas antiques, il est probable qu'elles sont d'origine génoise.

Après une halte assez longue nous descendons et au détour d'un sentier nous tombons sur un bachi-bouzouk qui porte majestueusement sur son ventre tout un arsenal d'armes précieuses, couteaux handjan [?], pistolets, etc... Nous le regardons avec admiration. Le vieux brigand a l'air assez pacifique malgré ses longues moustaches; l'effet qu'il nous a produit, le flatte du reste visiblement; il me laisse avec complaisance examiner toutes les pièces de sa panoplie je lui marchande et lui achète en dépit de la quarantaine une espingolette damasquinée d'argent que je cache moitié sous mon paletot moitié dans mon pantalon le gardien sert de truchement et m'aide à dissimuler le corps du délit dans mon vêtement.

Nous nous quittons enchantés l'un de l'autre, il a fait un bon marché, et de mon côté j'emporte un souvenir amusant de mon excursion; dans la ville avant de nous embarquer nous entrons dans la cour d'un café grec et nous faisons servir de la bière [sic] qui nous paraît délicieuse, vu la soif qui nous possède; comme nous sommes entourés d'un public assez nombreux, le gardien de la quarantaine rentre dans ses droits, il nous préserve de tout contact, fait servir la bière sur une table isolée, garde la monnaie qu'on nous rend, etc...

⁸ 150 ducats, environ 1800 F, semblerait pour le prix de la pension une somme raisonnable. Quant à une estimation, même approximative, des frais de construction, d'installation, etc., je ne puis rien dire qu'au hasard; mais un de nos compatriotes, établi ici depuis de longues années, architecte. (auquel m'avait adressé son parent, M. Alfred Blanche), M. Thillaye pourrait par la suite prêter au projet de V. E. le concours de son expérience du pays, faire un devis par à peu près et devenir en tout cas un correspondant sûr et dévoué.

Ce luxe de précautions nous fait d'autant plus rire à cause de l'espinolette cachée dans mes chausses.

Nous reprenons le canot et revenons à Zimnicha [Zimnicea] où nous retrouvons les femmes qui s'ennuient de Boliac [Bolliac] qui trafique toujours; pour le moment il travaille le pauvre Apostolesco afin d'obtenir de lui qu'il fasse cadeau de quelques médailles antiques qu'il possède. Apostolesco tient bon mais il est à la fin obligé de céder quelques pièces à notre collectionneur enragé; c'est avec beaucoup de peine qu'il s'y décide. Le jour s'avance Boliac envoie chercher des chevaux pour nos voitures, il fait d'abord atteler la sienne et part en nous donnant [?] rendez-vous à Tournou-Magourelle [Turnu Magurele]; nous voulons dîner avant de nous mettre en route, un reste de nous fait chercher notre nourriture dans le village, nous trouvons dans un hôtel borgne une cuisine exécrable puis nous revenons à la maison attendre les chevaux que Boliac nous a promis. Apostolesco s'est éclipsé, le temps se passant et les chevaux n'arrivant pas. Boissière s'en va dormir avec ses femmes. J'envoie le doroban à la... Apostolesco se montre, je suis de coeur avec lui, manière de faire pardonner notre conduite indiscreète, le brave homme ne sait que trois ou quatre mots français et ne comprend rien à nos intentions aimables; il me paraît un bon homme assez craintif, et fort intéressé surtout de nous voir hors de chez lui.

A 8h ½ le doroban revient avec un employé du capitaine de poste pour me déclarer qu'il est impossible de partir. J'entre dans une colère bleue, bouscule l'imbécile de militaire, maltraite de parole l'envoyé du chef de poste; à cette vue le doroban, se monte, aussi repart et à 9 h revient triomphalement avec l'attelage tant désiré. J'éveille Boissière, et nous partons de suite dans une obscurité profonde.

[Dimanche 12 août, Turnu Magurele]

Arrivés à 5 h du matin après une nuit fatigante au possible. La voiture s'est disloquée au milieu des ornières et des fossés que nous traversons à tâtons, une roue a perdu son centre de gravité et entre dans le coffre qu'elle raie d'un sillon profond. Nous n'allions qu'au petit trot et notre sommeil bercé par les grincements du véhicule était souvent interrompu par les violents cahots qui nous choquaient les uns contre les autres.

C'était des temps d'arrêts continuels, le doroban descendait, poussait les roues, consolidait les malles, jurait etc. On a passé des rivières à gué sous des ponts de bois ruinés dont les poutres branlantes se dressaient au dessus de nos têtes en noir sur le ciel d'un bleu sombre. Enfin nous avons mis 8 h pour faire environ 10 kms.

A notre arrivée à l'hôtel désigné par Boliac nous voyons que rien n'a été préparé pour nous recevoir, pas de chambre, pas même une cuvette pour nous laver.

Nous tombons de fatigue et d'épuisement car le dîner d'hier ne nous a guère soutenus. L'hôtel d'assez bonne mine est absolument vide de serviteurs; cependant à force d'appels et de recherches nous finissons par trouver un domestique; nous commandons du café au lait et nous demandons des chambres pour faire un bout de toilette; Boliac occupe à lui seul un appartement entier dont nous ne pouvons obtenir une partie pour notre usage personnel; et tout le reste de l'hôtel est occupé. Il nous faut donc attendre le réveil de notre aimable guide et nous allons nous promener dans la ville du côté du Danube.

Le fleuve est splendide à cette heure matinale et le panorama superbe. En face de nous, estompée par une légère vapeur, s'élève Nicopolis [Nikopoli, aujourd'hui en Bulgarie] bâtie par étages à mi-hauteur des grandes collines sombres qui bordent le fleuve du côté de la rive turque; les maisons superposées sont reliées par des bouquets d'arbres verts et des minarets blancs comme neige sortent au hasard de ce fouillis pittoresque qui fait paraître encore plus laide et plus plate la vaseuse et monotone rive valaque.

Nous laissons longtemps nos yeux se régaler de ce contraste qui fait comprendre plus clairement que toutes les dissertations historiques pourquoi le pays valaque a toujours été le vassal de sa voisine d'outrefleuve. D'un côté des terrains vaseux plats et fertiles, pays toujours ouvert et sans défense contre qui veut l'envahir de l'autre deux ceintures de bastions stériles, placés là exprès pour des soldats ou des pillards besogneux qui n'ont qu'à traverser le fleuve pour tenir en leurs mains les richesses qui leur manquent.

Ici l'habitude d'être tondus, mère de la résignation et de l'humilité, là-bas, la sauvagerie et l'audace qui résultent d'entreprises violentes et de gains illicites. Une rive esclave, une autre rive, maîtresse.

Mais toutes ces réflexions ne calment point notre estomac, qui n'est pas encore assez valaque pour endurer avec résignation des trop longues privations de nourriture, et nous revenons à l'hôtel presser la confection du café au lait: hélas rien n'est prêt, nous appelons, cherchons partout une figure humaine et nous ne trouvons rien, c'est la solitude absolue et le désordre le plus malpropre. Retournons au fleuve. Le panorama est toujours superbe et je l'admire encore malgré la faim et la fatigue qui me fait fléchir les jarrets. De l'hôtel au fleuve je me promène mélancoliquement pendant deux heures avant d'obtenir la pature tant désirée; et j'accumule une foule de réflexions désagréables: on nous sert enfin une mixture quelconque, nous obtenons même un peu d'eau dans une cuvette et nous faisons un brin de toilette qui nous ragaillardit un peu.

Boliac n'est pas encore levé, en l'attendant nous allons Boissière et moi faire une promenade dans la ville qui est absolument nulle et sans intérêt, c'est le diminutif de Bucharest, vu par le côté laid. On revient, on déjeune avec notre guide, dont le teint frais et reposé témoigne

de la bonne nuit qu'il vient de passer puis tout-à-fait reposés je pars avec Boissière pour le petit village de Rios situé sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans l'Olto à quelques centaines de mètres de là; Boliac retenu par ses affaires politiques nous y a indiqué des ruines du plus haut intérêt que nous pourrions explorer pendant qu'il reçoit comme d'habitude toutes les autorités de la ville. Notre véhicule est une petite charrette dislocante composée d'un tronc d'arbre attaché directement sur l'essieu de deux petites roues. Cet instrument de supplice porte le nom de carrosse par ironie sans doute. Les voyageurs y sont secoués comme les tablettes de chocolat en pâte dans les petits moules où ils prennent leur dernière forme avant d'être livrés au commerce. C'est une trépidation et un claquement de dents perpétuels.

Les ruines n'offrent aucun intérêt et nous les avons vite examinées; mais les villageois ont mis des vêtements de fête, brodés de façon délicieuse. Nous entrons nous reposer dans une maison assez jolie où nous trouvons un jeune garçon de 12 ans fort intelligent et très gentil. C'est le jeune Rioschano, fils du propriétaire du village, il parle le français, et doit aller bientôt à Paris pour terminer son éducation auprès de son frère aîné qui termine en ce moment son droit.

Nous prenons des dellebs en répondant à bâtons rompus à mille questions qu'il nous fait, nous constatons une fois de plus l'attraction qu'exerce la grande ville sur les étrangers. Boissière ayant manifesté le désir d'acheter une belle chemise brodée qu'il voit aux paysans pour sa femme, le jeune Rioscano envoie chercher plusieurs jeunes filles et nous donne à choisir parmi les toilettes qu'elles portent. Ces procédés sommaires nous causent toujours un peu de surprise bien que nous y soyons habitués, nous faisons transmettre des compliments aux victimes rougissantes qui attendent leur destin les yeux baissés et nous témoignons qu'une chemise quelconque fera aussi bien notre affaire que celles que nous avons devant nous, elles sont toutes aussi jolies.

Un instant après un paysan accompagné d'une toute petite fille revient apporter deux ou trois de ces vêtements qu'il a tirés du coffre, on lui donne vingt francs et je fais un croquis [croquis daté du 12 août, conservé dans un des carnets de croquis de Baudry, archives Jean Rémy Rhoné] pendant qu'on termine le marché.

Nous partons bientôt en échangeant la promesse de se retrouver à Paris et nous revenons à Turnu [Turnu Magurele], dans notre instrument de supplice.

La journée s'écoule mélancoliquement, on dîne, on fait un brin de toilette dans la cuvette du matin; nous n'avons encore obtenu qu'une chambre garnie de deux lits sans draps, puis l'on va se promener au jardin public, rendez-vous des élégances de la ville: c'est une création de l'année dernière dans le goût français, mais les arbres sont gros comme des cannes, et la gazon fait défaut autant que l'ombre, cela ressemble à un parterre des Batignolles; les femmes ont des toilettes renversantes, avec toquets à plumes, filets en faux cheveux frisés, robes à queue, etc... c'est le comble du grotesque triste. Rien à faire rien à voir nous rentrons, on nous met enfin des draps sales aux deux lits, j'obtiens un réduit particulier sans air ni lumière et tout le monde se couche harassé.

Lundi [13 août, Turnu Magurele, Nikopoli].

Levé de bonne heure je me dirige du côté du Danube que je côtoie longtemps. C'est une bonne et agréable flânerie. Rencontre d'un buffle couché dans un trou vaseux; le paysan auquel il appartient veut l'en faire sortir et l'emmener au travail, la bête paresseuse refuse, pendant une demi-heure j'assiste à la lutte acharnée de ces deux obstinations contraires. Le rustre tire sur l'anneau pénétré dans les narines de la bête qui allonge démesurément ses vertèbres cervicales sans bouger pied ni patte, il passe ensuite à la queue qu'il empoigne à deux mains et soulève à l'envers, l'animal laisse tomber son cou dans la vase et ne bouge mais, exaspéré harassé le paysan tire son couteau et pique la peau brune et sous [son] poil chaque piqûre amène une goutte de sang, et le buffle regarde toujours dans le vide sans même plisser le cuir qu'on entame ainsi. Enfin un dernier effort le décide à se lever lentement et il sort couvert de boue et suit lentement et à regret le paysan qui le tire de toutes ses forces par la corde accrochée à ses narines. Cette obstination muette et sombre a quelque chose d'effrayant, il paraît que ces ébauches d'animaux domestiques entrent quelquefois dans des fureurs effroyables que rien ne peut calmer et qui obligent les plus résolus à fuir devant eux sous peine d'être foulés aux pieds et tués à coups de cornes.

Retour à l'hôtel diligemment. Boliac propose de m'emmener avec Boissière visiter les antiquités de Nicopolis. J'accepte avec enthousiasme. Voir une ville turque c'est mon rêve. Nous partons en voiture jusqu'au point du fleuve où se trouve le poste de garde frontière qui doit nous fournir un bateau et des paumes. Avec nous est un secrétaire. Boliac a fait depuis hier l'acquisition d'un secrétaire domestique intime qui ne le quitte pas plus que son ombre et porte toujours sous son bras un énorme portefeuille rouge rempli de paperasses. Cela nous a un air ministériel qui nous fait pouffer de rire en dedans. Ce secrétaire est un garçon d'une vingtaine d'années, assez laid, un peu louche, très niais, possesseur d'un nez énorme et de deux lèvres lippues tellement lourdes à remuer qu'il semble en parlant, souffler sur la bouillie. Cette tête qui s'efforce d'être importante et qui ne rit jamais en présence du maître, nous cause un accès de folle gaieté que nous mettons traîtreusement sur le dos du premier prétexte venu.

Aspect curieux de la ville bâtie toute en escaliers, non pavée, vieilles maisons en pisé, avec premier étage en bois faisant saillie sur les rues.

Nous nous installons après avoir subi les indispensables ennuis de la quarantaine dans la cour d'un café où Boliac a donné rendez-vous à des collectionneurs de médailles antiques; on

vide devant lui force sacs de vieux sous et l'examen commence; notre numismate n'est pas très content car il ne trouve que des rogatons sans valeur. Nous le laissons à ses recherches que nous prévoyons fort longues pour flâner dans la ville qui est étrange et pittoresque au possible. Nous parcourons l'écheveau des ruelles tortueuses et sombres et pittoresques au possible, où l'on n'entend d'autre bruit que celui de nos souliers et sans rencontrer âme qui vive. C'est l'heure du Kelf et tout le monde dort. Quand nous atteignons les derniers étages de la montée nous nous arrêtons éreintés, il fait une chaleur écrasante et une soif ardente nous colle la langue au palais. Nous renonçons à monter plus haut bien que les ruines semblables à celles de Sustowa [?] dessinent leurs reliefs au-dessus de nous car il fait trop chaud; la moindre boisson fraîche ferait bien mieux notre affaire que ces moellons chauffés à blanc qui crachent leur réverbération suffocante à 200 pas à la ronde. Le désir de rencontrer un cruchemard nous fait remettre en route et nous arrivons à la maison d'école accolée à une petite mosquée. La crainte de déranger se présente de suite à ma pensée et je me réjouis de voir rassemblés en nature toutes ces grimaçants petits diables qui se bousculent avec tant d'entrain pour sortir plus vite; mais l'école est déserte comme les rues, les écoliers font aussi le Kief, et nous en sommes pour nos frais de curiosité. De rechef nous nous asseyons cette fois à l'ombre des arbres qui entourent le petit préau de forme irrégulière qui donne accès à l'école et nous nous laissons aller au charme que le contraste que la situation présente avec nos habitudes journalières de Paris. Ces réflexions ne nous font cependant point perdre de vue la soif qui nous dessèche et nous repartons à la recherche du cruchemard introuvable.

Arrivée à une charmante petite fontaine faite en partie avec des matériaux antiques.

Un jet d'eau fraîche et limpide sort du milieu d'une large plaque de marbre blanc qui porte une superbe inscription antique. Ravis nous nous précipitons, on se lave les mains et la figure, pour se préparer au plaisir de boire puis quand on est suffisamment désaltérés on se met à déchiffrer notre trouvaille: c'est une invocation pactique [?] d'un bel esprit latin où la divinité champêtre qui protège notre source, il y a une cinquantaine de vers assez médiocres mais fort curieux; que Boissière déchiffre avec beaucoup d'intérêt; de temps à autre arrive sa cruche à la main un habitant, un altéré qui paraît fort surpris de nous trouver là et ne comprend rien à l'ardeur que nous mettons à épeler les unes après les autres toutes ces lettres dont il ne comprend pas le sens; les femmes enveloppées d'une pièce d'étoffe noire qui ne laisse voir que les yeux sont naturellement les plus curieuses.

Les transcriptions terminées, nous continuons la dégringolade vers le Danube. La sieste est finie et nous rencontrons par ci par là quelques habitants qui traînent silencieusement leurs pantoufles sur les cailloux pointus des ruelles sombres; la physionomie de la ville est curieuse au possible et l'on passerait plus volontiers une semaine avec la boîte à couleurs, qu'une heure dans ces plates et vulgaires petites villes de l'autre rive.

Au détour d'une dernière ruelle une dernière surprise nous est réservée. Nous tombons en plein dans la vie orientale telle qu'on se la représente dans les contes. Dans une rue en pente et bordée de maisons mystérieusement cloitrées [cloturées ?] à leur premier étage et en partie couverte par une énorme treille de raisins sont gravement assis sur leurs talons une douzaine de graves personnages bronzés [?] qui fument lentement le chibouk ou la cigarette en savourant non moins lentement de toutes petites tasses de café apportées par un cafedji sec et noir dans une petite cafetière en cuivre jaune. Devant eux assis sur ses talons un musicien gratte une quzla [?] et chante à pleine voix de fausset un de ces airs impossibles dont les Orientaux ont le monopole: les graves personnages qui ne nous regardent même pas quand nous arrivons près d'eux ont barré le ruisseau qui coule au milieu de la rue d'une digue en terre où ils ont ménagé des écluses garnies de moulins microscopiques, et lancé des petits bateaux.

C'est un tableau tout fait, la couleur, l'étrangeté de la situation, tout y attire. Je reste cloué sur place sans pouvoir m'en aller, buvant par les yeux cette harmonie de tons que je voudrais emporter avec moi. Un des auditeurs nous voyant ainsi plantés debout nous fait signe de nous asseoir à côté de lui et nous fait apporter du café; je ne me le fais pas dire deux fois, m'accroupis voluptueusement sur mes talons, le dos appuyé au mur, la pipe d'une main et le café de l'autre, je hume à pleins poumons le bonheur d'être au monde et de vivre un instant dans ce milieu étrange.

Quand le chanteur a terminé, les graves personnages l'encouragent de quelques mots qu'il accepte en souriant d'aise, le cafedji lui apporte du café et un charbon ardent pour la cigarette, puis il reprend sur le même air une chanson gaie cette fois, car elle fait éclater de rire tous ces braves gens, et nous fait rire comme eux sans savoir pourquoi.

La crainte de faire attendre Boliac nous arrache de ce lieu de délices au bout d'une heure, nous partons en remerciant par gestes toute l'assemblée qui nous a si bien accueillis, mais pendant que nous causons en pressant nos pas, de la politesse et de la libéralité orientale, le turc qui nous a invités nous rejoint et nous offre de lui acheter des mouchoirs de cotonnade imprimée; hélas le turc est un juif, désireux de faire une affaire. Sa politesse était calculée, et nous sommes furieux d'être obligés d'en rabattre sur l'estime que nous avons de lui.

On s'en débarrasse en alléguant les défenses sévères de la quarantaine, et nous allongeons le pas du côté du cabaret où Boliac examine toujours ses médailles. Il est mécontent de ses journées, les raretés [?] n'ont pas donné il en est pour ses frais d'achat et de traversée; son dernier espoir est dans un homme qu'il a envoyé prévenir et qu'il attend encore; prévoyant que

l'attente pourra durer longtemps nous faisons demander une boisson fraîche, on nous apporte un vin assez médiocre qui est, o bonheur, servi avec de la glace: cela nous aide à prendre patience pendant la pause assez longue qu'il nous fait encore subir; je fais un croquis de la maison d'en face. Je me promène, baille, il fait faim, Boissière est abruti et ne dit rien, je voudrais bien m'en aller. Enfin à 6 heures on plie bagage et nous regagnons le bateau qui nous ramène à Turnu.

Les femmes nous saluent avec des cris de joie; elles se sont mortellement ennuyées dans le sale hôtel, ennuyées à ce point qu'elles ont commandé le dîner; la petite Boissière a mis la chemise valaque et paraît très jolie dans cet accoutrement. Nous nous mettons tous à table, et nous régalaons Boliac de notre bonne humeur; après dîner je vais en compagnie du secrétaire Bessarabesco prendre des glaces à une confiserie misérable, rendez-vous des élégants de la ville; il sont cinq rangés autour d'une petite table qu'on a tirée de la boutique pour la mettre dans la rue mal pavée. Une chandelle unique nous éclaire d'une manière lugubre, je ne tarde pas à regagner l'hôtel.

On n'a pas mis de draps à ma couchette fétide, pour le coup c'est trop violent et je déménage et vais tout droit à un hôtel que j'ai découvert la veille, il est tenu par un grec qui parle français et qui devient mon ami aussitôt que je lui ai dit que je fuyais mon premier logement: piqué d'honneur il me donne une chambre excellente tenue fort proprement.

Mardi [14 août, Flamonda, Islaz, Celiu].

Levé de bonne heure et restauré d'une tasse de café je grimpe dans un carrosse conduit par un paysan qui m'emmène à quelques heures de la ville près d'un vallon nommé Flamonda, rechercher les traces de voies romaines qu'on dit très importantes; ces carrosses sont les moyens les plus abominables de locomotion qu'on ait inventés, le trépignement perpétuel qu'on y subit est véritablement dislocant [sic], aussi la course me paraît bien longue. A Flamonda, je ne trouve rien, et la paysan que je questionne tant bien que mal me fait comprendre qu'il faut aller au loin dans la steppe inculte. A force de me promener et de regarder je découvre dans la terre encore verte du gazon, une zone [?] où l'herbe est un peu plus jaune et je m'aperçois que je tiens enfin mon fil conducteur. La voie tracée dans la plaine fait encore sous l'herbe une légère ondulation facile à suivre et que je ne perds plus; elle est à ma grande surprise faite en excellent macadam, appliquée sur une forme de cailloux roulés, et tellement solide qu'elle sert encore en grande partie de route ordinaire aux chariots des paysans sans être trop déformée. Elle traverse le village qui est en partie bâti avec les matériaux de la ville antique qu'il remplace et je suis passé dessus sans les reconnaître parce que je m'imaginai avoir affaire à ces larges dalles irrégulières qu'on est habitué de rencontrer sur les routes militaires des environs de Rome.

Elle suit une direction parallèle au Danube et se dirige vers ...tezha. C'est évidemment une partie de la voie militaire qui reliait entre elles toutes les stations de ce côté du fleuve.

Mes investigations une fois terminées je reprends place dans le panier à salade et nous filons grand train vers Turnu. Boliac est parti pour Celciu, nous devons le rejoindre à Islaz et y déjeuner avec lui. Nous mangeons précipitamment une croûte en envoyant le doroban chercher des chevaux. Nous attendons un temps infini, l'impatience nous gagne et nous craignons de rater notre rendez-vous: le doroban revient enfin et m'explique qu'il a eu beaucoup de peine à nous trouver un attelage parce qu'il n'y a point de relais sur la route que nous devons suivre; je le gronde sans l'écouter, lui puisqu'il nous a mis en retard; piqué dans son amour-propre, il échauffe les postillons et nous partons comme le vent au galop de huit bons chevaux; le pays est joli et assez frais, la voiture raccommodée à Turnu, se comporte assez bien, c'est un plaisir de galoper ainsi. On arrive à une petite rivière que les chevaux traversent vivement en faisant jaillir l'eau sous leurs 32 jambes.

Nous sommes sur le point de prendre un bain de pieds, puis on se remet au galop dans la plaine poussiéreuse et nous découvrons bientôt la rivière de l'Olto, qui est assez large, profonde et très encaissée dans ses talus d'alluvions.

Au bout d'une pente rapide on gagne un bac accosté les postillons sans descendre de cheval y font entrer leur attelage et la voiture au grand trot.

C'est un tour d'adresse assez dangereux et que nous n'apprécions pas, les chevaux de flèche sont arrêtés juste à l'avant du bac. S'ils étaient tombés nous aurions subi un mauvais coup dans notre voiture endommagée. A l'avenir, je descendrai pendant cette opération que ce ne serait que pour éviter d'être pincé par Mme Fleury.

Le bac se met à flotter et je profite du temps d'arrêt pour sortir de prison et voir l'effet que produit notre présence dans le paysage. La scène est pittoresque, deux hommes dirigent le bac en s'arc-boutant sur de grandes perches. Les petits chevaux sauvages, serrés les uns contre les autres, le tête pendante et les oreilles basses semblent absorbés dans leurs réflexions; les postillons juchés sur leurs selles battent le briquet pour allumer leurs pipes, le doroban domine la scène du haut de son siège.

Quand nous touchons l'autre rive nous laissons la voiture grimper la pente pratiquée sur la falaise, puis nous repartons à toutes brides sur un terrain poussiéreuse et brûlant; la chaleur est suffocante, et l'air n'a pas un souffle quand nous arrivons à Islaz plus qu'à demi asphyxiés.

Boliac est chez le sous-préfet que nous prenons d'abord pour un domestique.

La température suffocante de la matinée devient encore plus lourde et plus chargée d'électricité puis un petit vent s'élève il grandit rapidement, l'air prend en quelques minutes

la proportion d'une bourrasque; le ciel s'obscurcit par degrés, l'air fraîchit et les nuages emplissent l'atmosphère devenant plus opaque. Et tous les objets s'estompent dans un éclairage blafard semblable au crépuscule: pendant ce temps le vent fait rage, la poussière nous aveugle; et l'on se demande ce qui va arriver. De larges gouttes d'eau tiède ne tardent pas à tomber, une odeur de terre détremnée nous prend à la gorge, c'est le signal qui indique la fin; le vent diminue graduellement la poussière s'en va au loin. La lumière revient graduellement. Puis le soleil vient vite effacer les traces de la tourmente qui s'en va presque aussi vite qu'elle est venue. La durée moyenne est d'environ une heure et quand la tempête est dans son plein il est impossible de songer à faire un pas; les chevaux reculent, se plantent la tête entre les jambes et ne bougent plus. Les postillons se cramponnent à la selle, le ciel noir s'illumine d'éclairs, c'est superbe. Entre deux rafales nous avons le spectacle de la voiture de Boliac qui nous précédait de 30 pas. Et nous nous étonnions à chaque fois qu'elle ne fût pas bousculée comme un fétu.

Vers 4 heures nous arrivons sans incident à Celiu. On nous installe dans la maison du pope du village, c'est une petite cahute meublée d'un lit de camp en planches assez sale sans carreaux à la fenêtre et le sol assez raboteux est en terre battue. Pour tout ameublement il y a un lit de camp de planches brutes assez étroites et sans nattes, en s'appareillant deux par deux dans le sens de la largeur, on peut tenir pieds contre pieds dans le sens de la longueur, mais c'est diablement juste.

Boliac est chez le primat ou maire.

Bessarabesco couche sous l'auvent de la maison du pope. Pendant que le doroban jette quelques seaux d'eau dans notre couloir et fait enlever le plus gros des ordures je vais avec Boliac visiter les ruines de la station romaine établie autrefois en ce point; elles sont dans un triste état et je doute qu'il soit possible de retrouver assez de traces pour constituer un plan. Les paysans ont tout détruit pour construire leurs maisons et ce qui est resté n'est qu'une série de blocage informe et sans liaisons explicables; demain j'essaierai néanmoins des fouilles en quelques points.

Les chiens de ce village sont malfaisants et hargneux au possible il se jettent sur nous en aboyant avec fureur et en cherchant à nous mordre. Depuis la Sm..gh..cha je ne puis les souffrir et que je suis sans cesse sur mes gardes pendant que j'examine les ruines, je garnis traîtreusement mes poches de bons cailloux bien arrondis et bien pesants pour m'en servir au besoin. L'occasion ne tarde guère, car dès que nous rentrons au village ils se jettent tous sur nous comme des bêtes féroces, je laisse approcher le plus méchant en affectant un air pacifique et quand il est bien à portée je le salue d'un caillou à la tête qui le touche avec une si belle roideur qu'il tourne sur lui-même et s'enfuit en poussant des cris perçants jusque sur le toit d'une maisonnette: ce coup heureux est immédiatement suivi d'un autre qui meurtrit les côtes d'un second assaillant, puis d'un 3ème qui rafle le pattes d'un camarade; toute la bande effrayée s'enfuit sur des positions élevées d'où [elle] nous aboie à distance montre les dents mais renonçant à barrer le chemin que je viens de déblayer par mes hauts faits. C'est égal, c'est avec plaisir que j'en fusillerais un ou deux si j'avais du gros plomb et un fusil. Demain s'ils me tombent dessus je leur jouerai un tour sanglant.

Nous allons faire visite au pope, colosse crasseux de cinq pieds 6 pouces orné d'une superbe barbe noire et père de plusieurs enfants: c'est devant chez lui que nous soupçons à la nuit tombante et il nous donne la plus exécration nourriture qu'on puisse manger. Ce repas est du raki, des oignons crus, du poisson salé à moitié pourri et des galettes de pain non levé semblable par le goût l'odeur et la couleur à des briques non cuites.

Cependant cela s'exprime jusque dans ses vêtements ecclésiastiques et la fréquence des bruits qu'il fait entendre pendant le repas, bruits qui font chaque fois sursauter Madame Fleury sur son banc, témoignant que son estomac s'accorde mal de ce régime.

Boliac a de suite commencé ses pratiques numismatiques, le primat lui amène à la file tous les paysans qui possèdent des médailles; ce magistrat qui a l'honneur de loger notre guide et qui se donne beaucoup de peine pour le satisfaire, ne revient pas à notre ami.

C'est un paysan à l'air simple et intelligent qui diffère passablement du sous préfet domestique qui nous avons vu à Islaz; il parle à Boliac selon le mode antique en le tutoyant et en l'appelant frère; ce qui exaspère ce dernier mal remis comme tous les républicains qu'on emploie à son égard les manières de l'ancienne cour ce dont l'autre se soucie peu n'ayant point de place à perdre.

Il nous le dépeint comme un tyran de ces administrés, un despote effroyable, un homme sans délicatesse: voyez ce misérable, ce gueux, il entre encore dans ma chambre; or sa chambre est celle du malheureux primat qu'il force ainsi de coucher à l'étable.

La naïveté de l'égoïsme est si comique qu'elle nous désarme et nous allons nous coucher, pénible installation sur nos planches raboteuses, nous couchons tout habillés Madame Fleury à côté de sa fille Boissière à côté de moi, on ne peut tenir que sur le flanc. Par la fenêtre sans vitres les paysans regardent nos essais piteux.

Mercredi [15 août, Celiu, Reschca].

Le réveil est facile, le lever plus facile encore, nous sommes moulus, fatigués, meurtris, éreintés de la mauvaise nuit que nous venons de passer sur le flanc. J'éveille notre doroban qui couchait par terre devant notre porte, l'un d'eux est envoyé à la recherche d'un pot de lait

et l'autre a en réquisition une cruche d'eau et une terrine pour la toilette: les femmes supportent avec plus de courage que je ne l'espérais les épreuves un peu rudes du voyage, elles commencent à se former.

Dans le marécage qu'il nous faut traverser il y a une extraordinaire abondance de poissons, nous voyons des pêcheurs qui viennent de lever leurs filets; ils ont devant eux de quoi charger une charrette, cela rappelle la pêche miraculeuse de Raphaël.

Au retour nous trouvons Boliac à la maison, tous ses projets ont échoué, le pope, Bessarabesco et lui ont eu dans leur bateau une peur terrible qui les a fait revenir vivement sur leurs pas.

A la maison nous trouvons Boliac et ses deux acolytes revenus de leur voyage qui n'a été qu'ébauché. Une peur terrible les a pris pendant qu'ils traversaient le fleuve et ils sont revenus précipitamment à terre: Boliac est furieux, le pope n'est pas encore remis de son émotion, Bessarabesco le plus flatteur [?] des trois garde un morne silence. Il paraît que le pope s'est imaginé voir sur la rive turque un homme armé d'un fusil et qu'il méditait de s'opposer à leur descente alors il s'est jeté dans le fond de la barque en poussant des cris lamentables et en invoquant la Vierge et les saints avec de telles marques de frayeur que les autres qui n'avaient rien vu en proie à une venette effroyable ont fait tourner bride aux rameurs et se sont jetés à plat ventre pour ne pas servir de cible. Cette histoire racontée avec force gestes tragiques nous fait éclater de rire. Boliac exaspéré de perdre l'occasion de se procurer des médailles, aussi d'avoir subi de telles émotions, nous traîne le pope dans la boue; c'est un misérable, un âne, un ivrogne paresseux et lâche; il ne mérite pas le poste qu'il occupe du reste uniquement en souvenir des services rendus par son père, un vieillard de 84 ans courageux et brave qui a le premier soutenu la cause de la révolution et qu'on a fait en récompense, primat d'un riche monastère. Pour notre amusement j'émoustille Boliac: vous n'avez rien vu n'est ce pas, et le pope s'est trompé. Ainsi sa poltronnerie naturelle aura seule créé ce fantôme. Mais non je n'ai rien vu, ce misérable poussait de tels hurlements que je me suis jeté à côté de lui, pensant qu'on allait tirer. Bessarabesco n'a rien vu non plus, mais on devine que sa peur n'en a été que plus grande. L'histoire est trop drôle.

Pour se remettre le pope se fait servir à déjeuner; c'est un jour maigre et il fait maigre chère du pain noir des oignons et du poisson salé. Mais le raki n'est pas maigre paraît-il, car il en boit plus d'un litre en ponctuant ses rasades par le bruit que nous connaissons. Madame Fleury qui ne peut souffrir le prêtre malpropre ne le quitte pas de l'oeil et fait des commentaires pleins de dégoût à chaque bruit de son estomac - quel porc! - allons encore! - Salaud! Le pope s'aperçoit très bien de l'effet qu'il produit sur la dame est très mécontent et grogne dans sa barbe.

Je vais visiter mes fouilles et ne trouve rien ni murailles ni ha... Les paysans s'en vont à leurs affaires dès que j'ai le dos tourné. Cela me dégoûte et je vais partir demain. J'explore les maisons du village, de chaque porte il sort quelqu'un avec quelques médailles et des rogatons sans intérêt; j'achète un petit médaillon en marbre, représentant le sacrifice à Mithra.

Il n'y a rien à voir ni rien à faire, l'argent que je dépense ici est sottement perdu. Je reviens à la nuit tombante chez le pope, Boliac arrive un instant après, il m'annonce avec transport qu'il a vu un ouvrier découvrir un gros [?].

Boissière réveillé par le bruit sort de la chambre à l'instant où nous montons dans la voiture qui doit nous conduire à nos ruines qui ne sont pas à Karacal [Caracal] comme on me l'avait dit mais bien à une heure de là près d'un village nommé Reschca. Le président du tribunal une créature de notre guide a mis sa calèche et ses chevaux à notre disposition. L'infortuné est tout-à-fait dans la main de Boliac et bien qu'il ne partage en rien notre curiosité archéologique et qu'il soit visiblement très entêté de perdre sa journée en recherches qui ne l'intéressent pas...

Il s'agit d'aller explorer les ruines de la ville antique située à une heure environ de la ville de Karacal, auprès d'un village nommé Reschca.

Le président du tribunal accompagne dans notre expédition pour faciliter les recherches et même il nous prête sa calèche et ses chevaux. Ce n'est pas que cela l'amuse bien au contraire, sa figure trahit très nettement l'ennui que nous lui faisons éprouver. Mais c'est une créature de Boliac il est dans sa main, il lui faut se résigner.

Plein de prévenances et d'attentions, il sourit complaisamment à tous les propos qui se débitent, ne parle que lorsqu'on l'interpelle directement et semble toujours avoir peur de se compromettre.

+ Boissière réveillé par le bruit que nous menions sort de sa chambre à l'instant où nous montons en voiture et demande à nous accompagner; cette fois il est sorti de sa paresse habituelle. Nous sommes au complet et ne pouvons du reste attendre qu'il soit prêt à partir; on laisse Bessarabesco pour lui servir de truchement, et lui faire donner une voiture de louage et nous partons.

La route que nous suivons jusqu'à Resca est une voie romaine encore en assez bon état. On traversait autrefois sur un pont dont il n'est pas resté de traces un petit cours d'eau Bocur [?] qui enserrait le village. Maintenant il est remplacé par des troncs d'arbres jetés négligemment sur des poutres branlantes, qui n'attendent qu'une occasion pour tomber tout-à-fait; notre voiture le traverse cependant, Dieu sait avec quels cahots, et au prix de quelques inquiétudes pour les jambes des pauvres chevaux; cette incurie est révoltante car il suffirait de 3 jours

de travail et de quelques madriers pour avoir un passage convenable; mais personne n'a le souci de ces choses-là, quand le pont sera écroulé on cherchera un gué et tout sera dit.

Notre premier soin est de nous faire conduire chez le primat absent comme d'habitude et d'y commander à ses frais un déjeuner solide. Le sous préfet, le primat et les notables mandés par le président accourent près de Boliac et le trafic de médailles s'engage de suite.

Echauffé par les richesses qu'on lui apporte et plein d'espoir pour les objets qu'il peut découvrir encore, il fait prendre des pelles aux paysans et va commencer des fouilles.

Pendant longtemps nous errons sur l'emplacement de la ville antique sans trouver une apparence de muraille ni même une pierre abandonnée sur le sol: tout a été remployé dans les masures du village ou à Karacal: la plaine entière n'est qu'une succession de trous et de fouilles pratiquées pour l'excavation des matériaux et le sol couvert d'une couche de débris de briques et de poteries ramenées à fleur de terre par les bouleversements qui .ff... en ce point depuis des siècles n'est plus qu'un vaste champs de chardons et d'autres plantes malfaisantes.

1) Voilà donc les richesses qu'on nous promettait. Mais Troesmis, tant méprisé, est un musée précieux à côté de ce néant absolu.

2) Ceci est un dernier coup. Il faut faire un deuil des espérances que nous tenions encore en réserve sur la foi des hâbleries douteuses de nos sots valaques: tous les particuliers qui se sont mêlés d'antiquités dans le pays ont fait des fouilles et contribué au bouleversement, le général Mavro [Mavros], le prince Ghika, le papazougrou ont pilonné le sol de leurs tranchées et je viens trop tard. Boliac qui n'est qu'un âne veut aussi faire ses petites recherches, il me demande de lui désigner un coin intact, il en choisit lui-même quelques autres et se livre à ses suppositions fantastiques, vraiment curieuses à suivre dans leurs divagations; jamais les résultats produits ne sont venus soutenir ses espérances, et jamais non plus il ne s'est découragé de ses déconvenues; à défaut d'autres qualités il a au moins le feu sacré.

Talonné par la faim et brûlé du soleil, vers 11 heures, je retourne du côté du déjeuner en compagnie du président que l'amour des médailles ne suffit pas à nourrir et nous attendons impatiemment dans la maison l'arrivée de notre numismate.

Le rustre n'arrive qu'à 1h ½ quand nous sommes plus qu'à demi-morts de faim et de dépit; égoïste gredin, sauvage, âne grossier, que le diable t'emporte toi, tes gros sous et tes ineptes recherches.

Le dîner se sert lentement et dans un profond silence né de l'abrutissement de la fringale. Le primat toujours absent saura ce qu'il en coûte de recevoir des notabilités de Bucharest. Toute sa basse-cour a été égorgée, son poulailler mis à nu, son raki versé à flots. Nous voyons défiler devant nous une multitude de volailles en soupe en rôti en grillades, etc. C'est un festin d'honneur au petit pied; une douce gaieté grandit et augmente à chaque plat, remplace la noire tristesse de l'attente; nous sommes satisfaits, sauf cependant le sous préfet qui était venu pour nous rendre hommage et que Boissière et moi avons forcé de prendre place à table; cet excès d'honneur l'intimide et l'inquiète, il cherche à se faire pardonner sa présence par l'attention soutenue qu'il donne au service du repas.

[Jeudi 16 août]

Levé au petit jour je vais dans la galerie extérieure écrire les notes journalières en attendant le réveil de Boliac. Dans la cour étendus sur le sol et recouverts de peaux de mouton ou de mauvaises couvertures dorment encore les domestiques de la maison. Cette pauvre petite Rhada [?] s'éveille la première tourne deux ou trois fois comme un oiseau, rattache sa ceinture, roule sa natte et court nu-pieds à son ouvrage; les autres se dressent sur pied bientôt après et filent chacun de leur côté; il faut que ces gens aient un corps de bronze pour résister à cette rude existence qui éreinterait en peu de temps un homme ordinaire.

Bessarabesco dort en plein air, depuis son départ de Bucharest. Le préfet de police étendu sur la trappe de l'escalier ne s'est peut-être pas déshabillé depuis le jour où il a étrenné son uniforme; maintenant crasseux et troué cependant il ne s'en porte pas plus mal.

Ah voici du pittoresque qui arrive: c'est une bande de tsiganes vagabonds amenée par quelques soldats dans la cour de l'habitation.

Les hommes, au nombre de trois ou quatre sont de beaux gas [sic] bien découplés à l'air intelligent et rusé les femmes enveloppées de haillons toutes flétries, ridées, et d'un type beaucoup moins beau.

Tous marchent à pied derrière deux ou trois petits chevaux chargés des bagages des enfants les plus jeunes et de l'attirail de la tente.

Ils ont des cheveux noirs et ondulés et brillants qui feraient l'envie d'une jolie coquette; des yeux admirables, grands, pleins de feu, et de profondeur, des traits d'une distinction exquise; c'est une race admirable.

Pendant que les hommes expliquent leurs affaires à Bessarabesco, les femmes retirent des paniers les petits qui passent la tête au-dessus du bord, comme des oiseaux dans un nid et les posent tout nus sur la terre où ils raidissent leurs petites jambes fléchissantes, manquent de marcher, tombent sur le nez, s'accrochent les uns aux autres.

Voilà des êtres qui sont nés sous la voûte du firmament sans avoir jamais dormi sous un toit et qui mourront de même.

Aucune des préoccupations des hommes civilisés n'entrent dans leurs têtes, ils ne savent point lire, n'ont aucune religion connue, vivent au jour le jour, comme des animaux sauvages, viennent

d'on ne sait où, et disparaissent de même.

Leur origine est un problème, leur existence un mystère, tous les efforts tentés pour les assimiler à la population stable sont restés infructueux, ils dépérissent dans les villes comme les oiseaux pris au piège et mis en cage.

Et cependant ils sont intelligents, et leur esprit délié qui est passé en proverbe, aussi bien que leurs friponneries, leur assure partout une supériorité sur le natif qui les met près de lui et les exploite pour vivre.

Ils sont vétérinaires, forgerons, rétameurs, fabricants de filtres d'amour, etc. Quelle mystérieuse race et quelle plus mystérieuse existence encore, leur présence dans notre monde civilisé est aussi surprenante que le serait un mammoth ou une licorne dans une ménagerie d'animaux vivants, ils sont les derniers échantillons d'une époque disparue à jamais, celle où les hommes en petit nombre sur la terre n'avaient ni le sens de l'association ni la nécessité des rudes travaux pour vivre et pour être heureux.

N'est-il pas étrange de pouvoir contempler face à face, dans notre temps, ces débris d'un monde à son berceau, ces spécimens d'hommes primitifs, debout au milieu de notre monde, si vieux et si fatigué.

Quelles réflexions ce spectacle fait naître...

Mais ils s'en vont et mon rêve avec eux. Le bonheur et la tranquillité que nous cherchons en vain, habite peut-être sous leurs tentes... dormir librement sous le ciel plein d'étoiles.

Boliac sort de son appartement et nous partons tous les deux pour Rescha. Chemin faisant il me raconte des histoires fantastiques sur les fouilles qu'il a entamées la veille, déjà il a trouvé un tombeau Romain avec des ossements, des monnaies et des poteries funéraires; et l'on est occupé depuis hier à déblayer l'entrée d'un caveau qui doit renfermer des richesses. Le primat accourt au devant de nous et nous conduit aux fouilles; car on a attendu notre arrivée pour sceller l'entrée du caveau.

Je me trouve devant trois rangs de briques étalées sans mortier sur le sol; je les fais enlever les unes après les autres et constate qu'elles ne recouvrent rien du tout; voilà donc les murailles tant promises. Quel coup pour l'enthousiaste Boliac, il n'en croit pas ses yeux et donne l'ordre de piocher la terre; le primat donne l'exemple et creuse avec vigueur. Quand le néant est bien constaté nous allons visiter un second trou, situé non loin de là; celui-ci n'a pas même donné une brique, un troisième puis un 4ème sont aussi peu productifs. Boliac fait un nez long d'une aune. On regagne le ruisseau où l'on a creusé dans la vase et retiré quelques débris de pots sans forme et sans valeur, que Boliac m'offre gracieusement pour ma collection particulière. Je refuse son cadeau et les morceaux de cruche restent dans la boue.

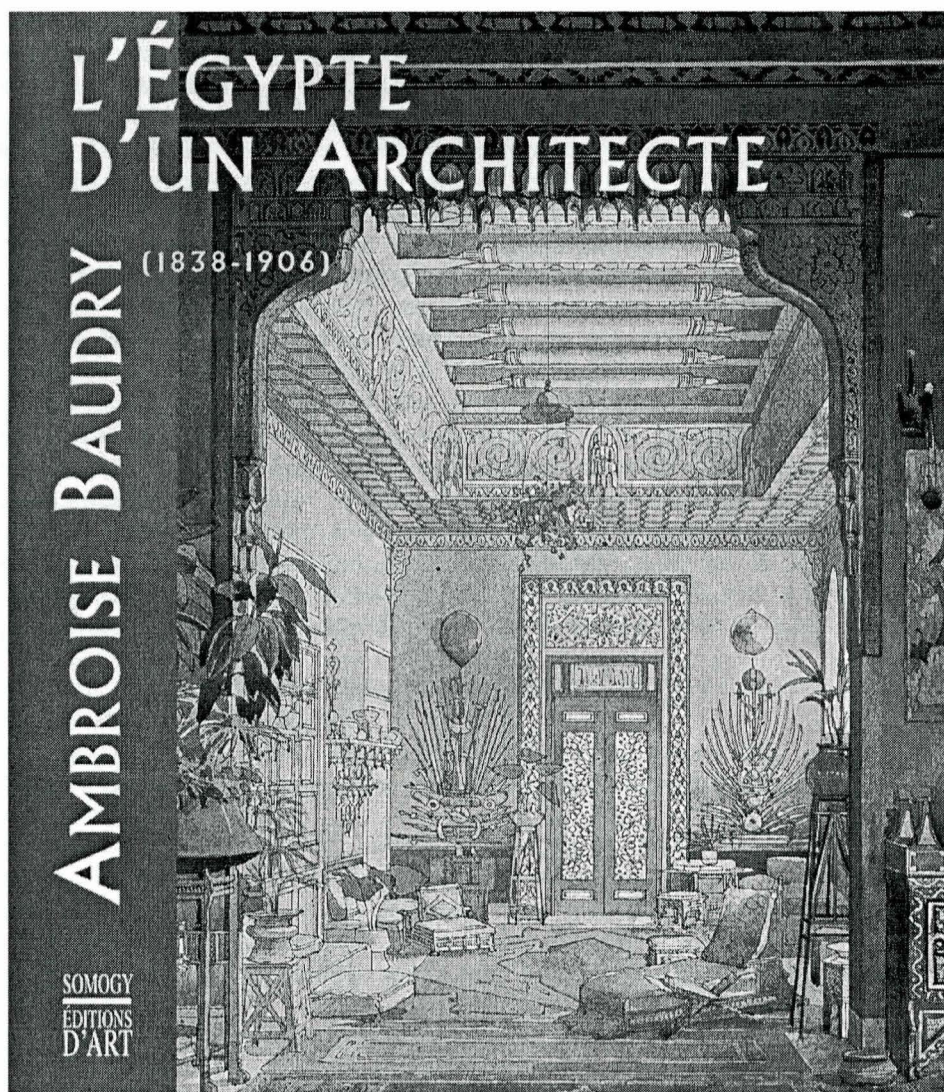
L'amateur d'antiquités est découragé. Je crève de faim et pousse de toutes mes forces du côté de la cuisine sans y réussir. Enfin, après avoir exploré du haut de notre voiture toute la partie Ouest de la cité antique qui est baignée par le ruisseau et constaté partout la ruine et le néant nous arrivons jusqu'à notre déjeuner, il est 1 heure 1/2.

C'est effrayant comme les déceptions creusent un homme, c'est à peine si je peux me soutenir. Boliac a apporté du vin, une aimable cordialité règne pendant le repas, puis après nous causons de choses très intéressantes tout en savourant le café. Tous les deux étendus sur le même divan nous jabotons pendant deux heures... Boliac me fait l'historique de ses relations avec le prince Couza [Cuza] dont il a été l'admirateur passionné avant d'être son détracteur systématique. L'administrateur est déplorable, tout est livré aux créatures, aux marghilaman, à Madame Obrinowitz dont il a un bâtard que la princesse Hélène élève comme son enfant, etc... Il me raconte l'histoire du papazoglou, agent russe, un âne et un traître loué en Roumanie pour servir les intérêts de la Russie, il nous raconte encore l'histoire de la couronne de Hongrie qu'on l'accuse d'avoir volé. C'est Kossuth [Lajos Kossuth, révolutionnaire de 1848] qui la lui a confiée avant de quitter la Hongrie. Il l'a enfouie en présence de deux personnes dans l'endroit où elle a été retrouvée depuis (privée de ses diamants il oublie ce détail qui m'a été dit à Bucharest). Le prince ne peut tenir longtemps, il a soulevé trop de mécontentements, il faudrait un homme de génie, un libéral à la main de fer pour empêcher ce pays de tomber dans les mains de l'Autriche ou de la Russie - un Napoléon enfin - Radieux il me regarde dans les yeux pour scruter mes pensées intimes car il s'obstine à croire que notre mission archéologique est doublée d'un espionnage politique.

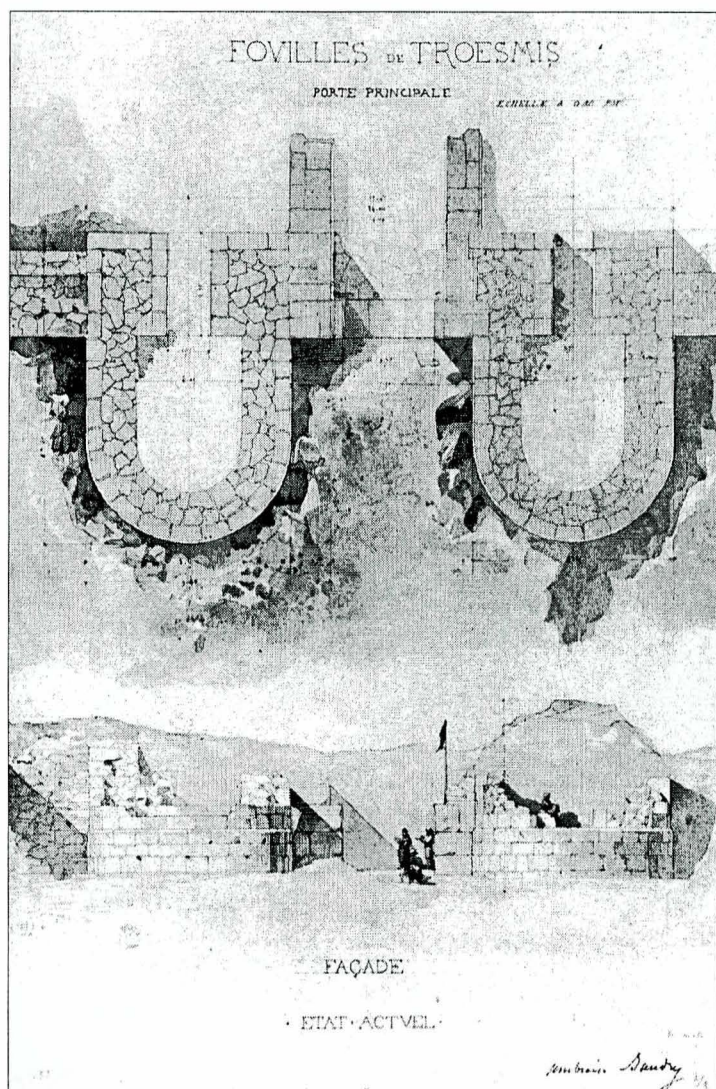
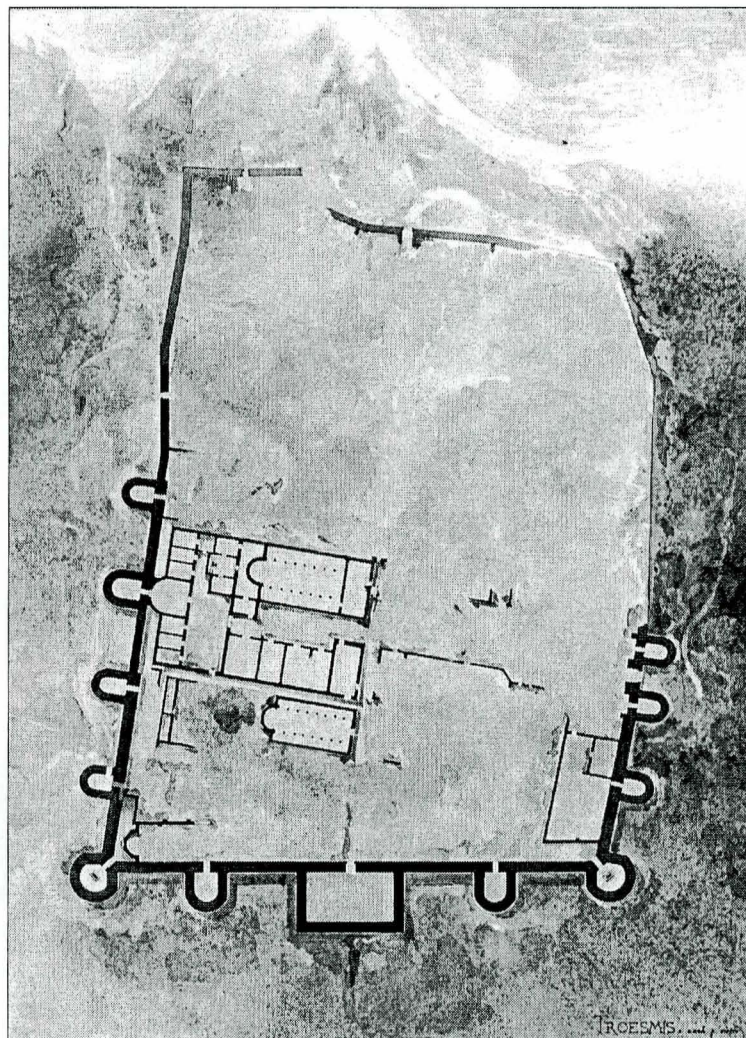
**) Marie-Laure Crosnier Leconte*

Chargée de la documentation en architecture au Musée d'Orsay à Paris

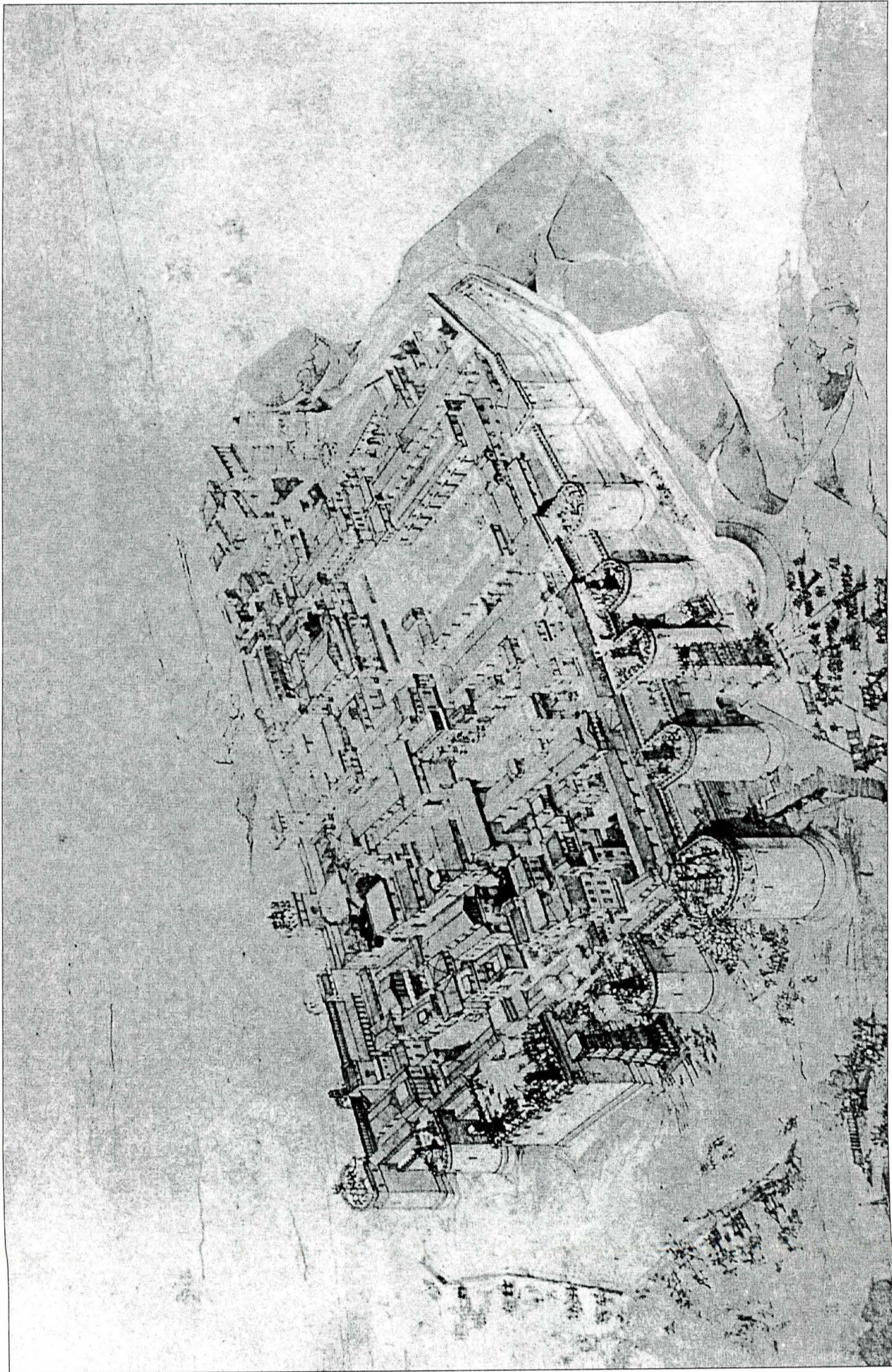
Paul Baudry (La Roche-sur-Yon, 1828 - Paris, 1886)
Portrait d'Ambroise Baudry
Impression moderne d'après une plaque de cuivre
Saint-Cloud, collection particulière



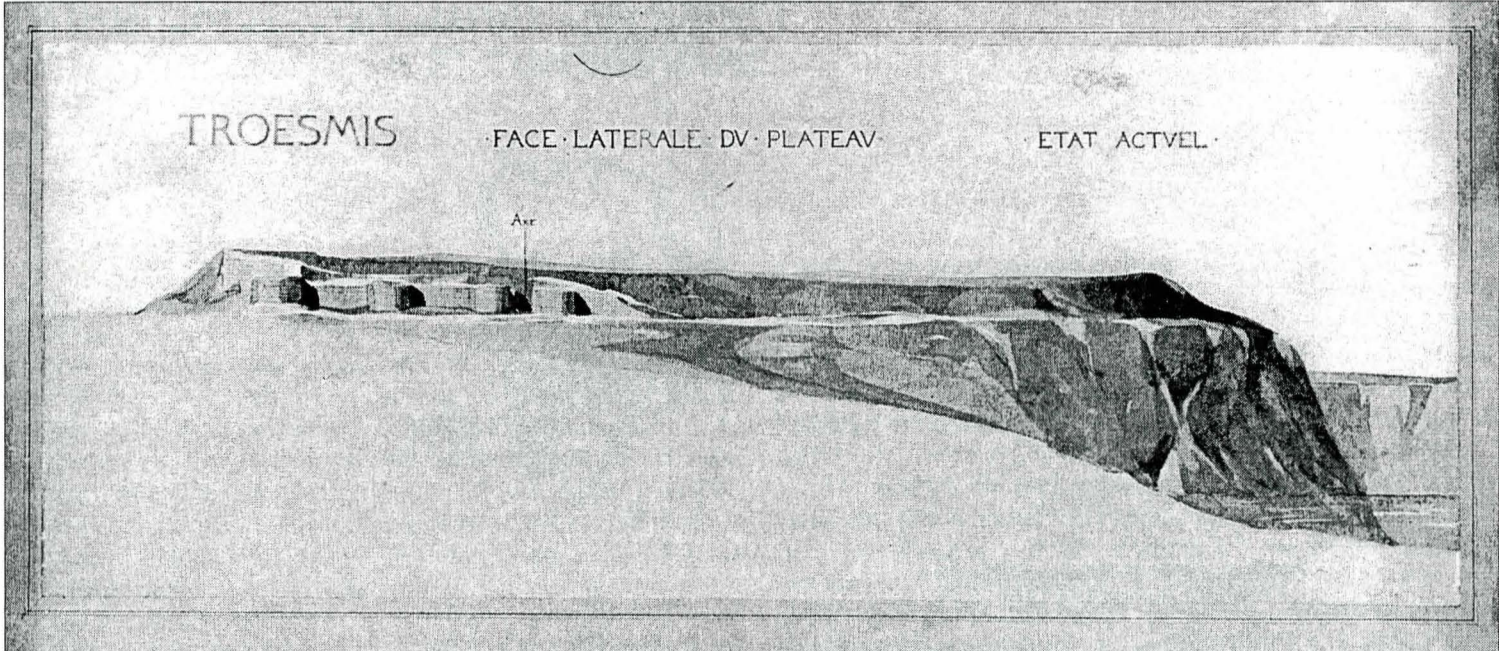
Plan de Troesmis, 1865, aquarelle



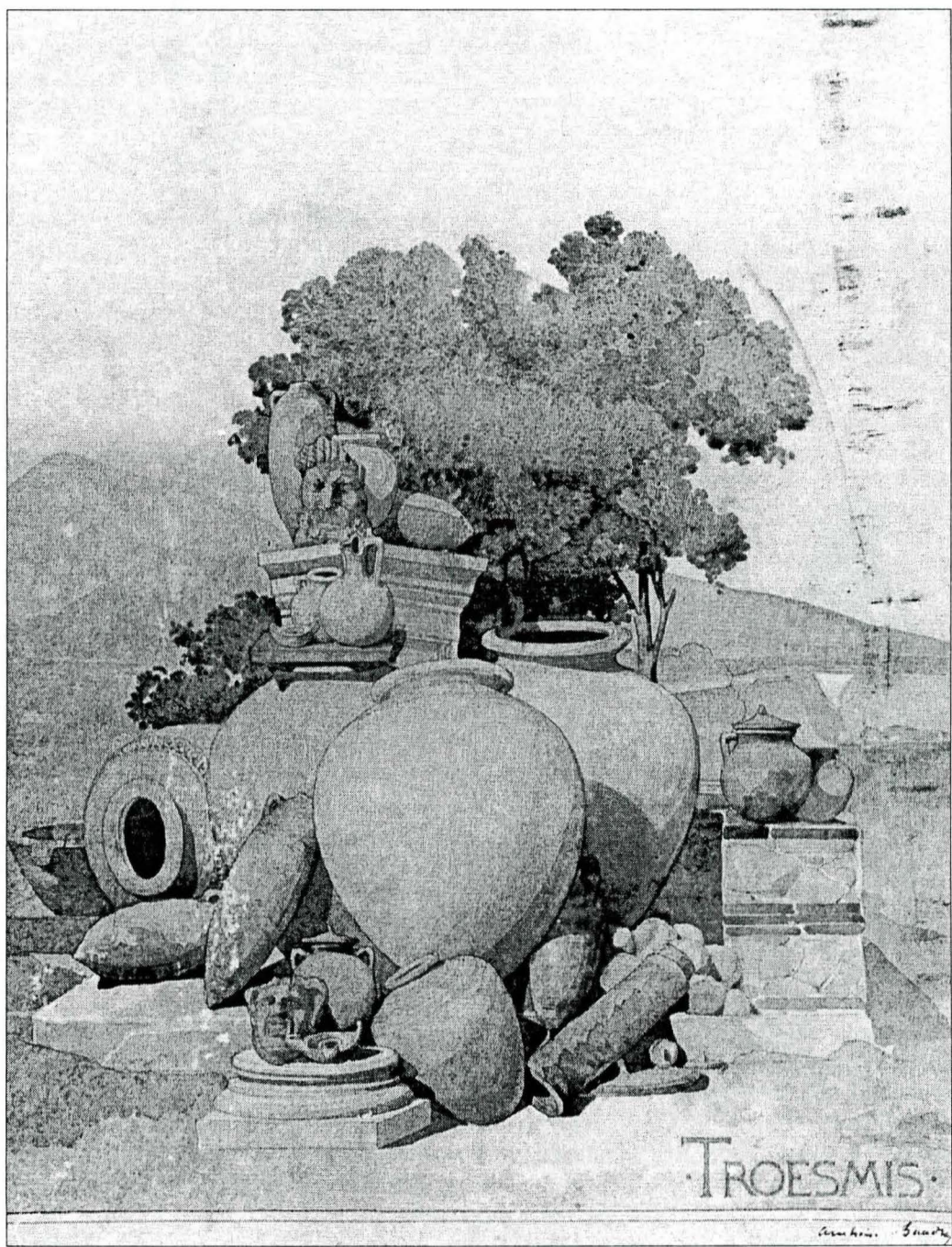
Porte principale de Troesmis façade



Ambroise Baudry (La Roche-sur-Yon, 1838 - Paris, 1906)
Troesmis, restitution, perspective aérienne
Reproduction pour le dictionnaire de l'Académie Saint-Cloud, collection Jean Rémi Rhone



Troesmis, face laterale du plateau



Troesmis, lebris trouves dans les touilces, aquarelle

Pages du cahier d'esquisses de Baudry;
à remarqué le portrait de César Bolliac



Esquisse de Baudry; páysan roumain

Roumaine Bolliac